

Mathieu BERTRAND

# La Porte d'Abaddon

M+ ÉDITIONS  
5, place Puvis de Chavannes  
69 006 Lyon  
[mpluseditions.fr](http://mpluseditions.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-490591-26-8

© M+ éditions

Composition Marc DUTEIL

## Remerciements

Un remerciement particulier aux lectrices qui m'ont suivi dans la création, la rédaction et la correction de ce roman. Merci à elles pour leur gentillesse, leur réactivité et la pertinence de leurs propositions.

Sandra Voet

Tina Denis

Séverine Grégoire

Nadine Masson

Laurence Bertrand

Et bien entendu, un grand merci à mon agent et amie, Isabelle Stoelen et à mon éditeur pour sa confiance, Marc Duteil.

## Prologue

Royaume de Navarre,  
17 janvier 1519

Les six soldats du roi Henri mirent pied à terre à moins de cent mètres de la cabane du sorcier Bune. Après avoir attaché leurs chevaux, ils formèrent un demi-cercle autour du capitaine Philippe d'Alesani. Les jambes écartées, les bras dans le dos, ils attendaient les dernières consignes.

Le jeune officier releva le col de sa vareuse et pencha la tête légèrement en arrière pour scruter le ciel. Les pâles rayons de soleil du début d'après-midi avaient disparu depuis bien longtemps. Dans moins de deux heures, il ferait totalement nuit. Philippe d'Alesani réfléchit un instant. Il ne devait rien oublier et surtout, ne pas laisser quoi que ce soit au hasard.

– Messieurs, commença-t-il à voix basse, vous allez effectuer une mission à laquelle votre expérience de soldats est loin de vous avoir familiarisés. Ce soir, nous allons donner la chasse et capturer vivant le sorcier Bune. Est-ce que l'un de vous a un problème avec la compréhension du mot «vivant»?

Les regards des soldats se croisèrent. Les hommes avaient parfaitement compris la consigne de l'officier.

– Nous allons donc, reprit ce dernier, attaquer la cabane du sorcier par tous les côtés. Vu que nous ignorons la disposition et l'aménagement des lieux, vous allez vous diviser en trois

groupes. L'un prendra l'arrière, et les deux autres prendront les côtés de la baraque. Je me chargerai de la porte principale.

– Mon capitaine? tenta celui qui paraissait être le plus jeune du groupe.

– Oui?

– Me battre contre des hommes armés, cela ne me fait pas peur mais là, devons-nous nous attendre à ... Comment dire...

– Des pouvoirs démoniaques?

– Oui... ou quelque chose de la sorte...

Les cinq autres hommes sourirent discrètement. Le regard réprobateur de l'officier eut tôt fait de les ramener au silence.

– Sincèrement, je ne sais pas. J'ai déjà vu dans ma carrière des choses étranges mais là, je ne sais vraiment pas à quoi nous allons être confrontés. La seule certitude est que ce sorcier est issu d'une longue lignée d'adorateurs du Malin et qu'il possède des pouvoirs. Mais lesquels? Je ne sais pas...

– Il paraît que c'est vous qui avez mis fin aux agissements du clan des sorcières toulousaines, l'année dernière? demanda un second soldat qui profita de l'échange pour tenter d'en savoir plus sur ce capitaine qui traînait, bien malgré lui, de nombreuses histoires plus ou moins vraisemblables sur la guerre qu'il menait contre le Mal.

– Qu'importe, c'est du passé! coupa-t-il. Revenons à notre mission de ce soir. Le sorcier Bune détient théoriquement dix pauvres bougres qui, je l'espère, sont encore vivants. Nous devons donc les libérer et emprisonner cet enfant de Satan.

– Pourquoi ne pas sauver les prisonniers et le brûler directement dans sa maison? reprit le jeune soldat.

– En premier lieu, ce ne sont pas des prisonniers classiques mais des hommes qui vont être transformés en âmes damnées pour permettre à un démon de venir sur Terre et en second lieu, nous devons capturer Bune vivant pour qu'il nous permette de

mettre la main sur deux choses : un grimoire et, surtout, la position exacte de la Porte noire pour que nous la détruisions.

– La Porte noire ?

– Oui, le démon accède à notre monde par cette Porte noire et elle doit s'ouvrir grâce au sacrifice des dix pauvres bougres. Si nous ne la détruisons pas ce soir, cette Porte pourra, de nouveau, être ouverte dans cinq siècles et nous devons absolument empêcher que cela se produise.

Les soldats se regardèrent avant d'acquiescer d'un mouvement de tête. Ils avaient compris. Le capitaine Philippe d'Alesani prit une grande inspiration et sortit son épée. Ses hommes en firent de même avant de lui emboîter le pas. Quelques minutes plus tard, ils étaient accroupis face à la tanière du sorcier Bune. La cabane de pierres mesurait une dizaine de mètres de côté. Une fumée particulièrement noire s'échappait d'une cheminée qui surplombait sa toiture branlante.

– Qu'est-ce qu'il fait cramer là-dedans ? demanda un soldat à voix basse.

– Je n'en sais rien, nous verrons bien. Séparez-vous et préparez-vous à donner l'assaut, ordonna l'officier.

Comme prévu, deux groupes contournèrent la tanière du sorcier par la droite. L'un des deux demeura sur le côté tandis que le second se rendait à l'arrière de la maison. La troisième équipe alla se placer sur le côté gauche alors que Philippe d'Alesani s'apprêtait à avancer. Il patienta encore quelques instants avant d'écarter enfin le buisson derrière lequel il était accroupi et se leva.

Le jour faisait progressivement place à la nuit et des nappes de brouillard commençaient à parsemer la forêt de leur blancheur glacée. Le moment était venu de libérer les prisonniers et de capturer le sorcier Bune. Le capitaine passa son épée dans la main gauche pour faire un signe de croix, caressa du bout des

doigts le petit crucifix qu'il portait autour de son cou et s'élança d'un pas décidé.

Alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres de la porte en bois, il entendit un hurlement à l'intérieur de la cabane. Il se précipita et sans se poser de question, défonça la porte d'un coup de pied avant de pénétrer dans la tanière du sorcier. Il comprit immédiatement. Les deux soldats qui devaient donner l'assaut par l'arrière n'avaient pas attendu l'ordre d'intervenir et avaient été surpris par Bune tandis qu'ils entraient.

L'un d'eux, qu'il reconnut aussitôt comme le plus jeune de ses hommes, gisait sur le sol avec un poignard planté dans le bas du ventre alors que le second était en train de se battre avec ... avec Dieu sait quoi, constata Philippe en voyant cet homme qui semblait tout droit sorti d'une grotte préhistorique. De la crasse souillait ses jambes et ses cheveux longs étaient recouverts de ce qui paraissait être des toiles d'araignées. Vêtu d'une peau d'animal, il poussait des cris inhumains, presque démoniaques.

Cet être monstrueux, sans doute Bune, avait pris le dessus sur le second soldat et était en train de le mordre au cou de toutes ses forces. Philippe comprit que le sorcier était tellement enragé qu'il allait probablement parvenir à trancher la carotide du soldat avec ses dents.

– Aidez-moi! hurla le malheureux, en sentant la mâchoire hystérique s'enfoncer dans sa chair et la chaleur d'un filet de sang courir le long de son cou.

L'officier, encore à plusieurs mètres de la scène, réalisa qu'il ne pourrait capturer vivant le sorcier avant que ce dernier n'ait tué le soldat. Il sortit son couteau qui dans un sifflement, traversa la pièce pour venir se planter dans le dos de Bune. Celui-ci s'affaissa presque instantanément dans un grognement de bête mourante.

Alors que l'homme allongé en dessous essayait de se débattre pour s'en débarrasser, l'officier s'approcha et écarta le corps du

sorcier qu'il retourna sur le dos. L'individu semblait avoir une cinquantaine d'années. Le visage, dévoré par une barbe d'une vingtaine de centimètres de long, était aussi sale que le reste du corps. De profondes rides sur le front soulignaient des yeux injectés de sang qui, en se fermant progressivement, paraissaient annoncer la mort imminente du sorcier.

– La porte noire. Où est la Porte noire? tenta Philippe d'Alesani.

– Ce... ce ne sera pas ce soir... Mais mon Maître viendra...

– Où est-elle? répéta l'officier en secouant ce corps devenu soudainement inerte.

– Il est mort, constata l'un des hommes qui se tenaient debout, dans le dos du capitaine.

Ce dernier lâcha Bune et tomba assis sur le sol. Devant son désarroi, le blessé balbutia quelques mots :

– Je suis désolé, mon capitaine, mais nous avons entendu du bruit à l'intérieur et nous avons pensé que c'était le signal pour attaquer. Je sais que vous le vouliez vivant...

– Le signal devait venir de moi et non de l'intérieur de la cabane. Est-ce que vous m'avez entendu donner l'ordre d'attaquer?

Le soldat n'osa répondre. Le ton de la voix de Philippe d'Alesani trahissait sa déception. Il était difficile de savoir à qui il en voulait le plus : aux hommes incompetents qui l'accompagnaient ou à lui-même et sa naïveté à supposer qu'ils étaient prêts à ce type d'action. Il n'avait pas osé décliner l'offre du roi quand ce dernier avait proposé la mise à disposition de six soldats et en payait désormais le prix. Le bilan était d'un mort et un blessé dans ses rangs mais, bien pire que cela, il ne découvrirait pas l'endroit où était cachée la Porte noire.

– Le grimoire! s'écria-t-il brusquement. Cherchez partout et trouvez-moi son maudit grimoire.

Alors que ses soldats se dispersaient dans la maison en tenant tous des mouchoirs sur le nez pour tenter de se protéger d'une odeur nauséabonde qui semblait être le fruit d'un mélange de chairs brûlées, d'urine, d'excréments et de pourriture, l'officier se releva et balaya la pièce du regard.

L'ameublement se limitait à une table de bois sur laquelle reposaient diverses carcasses d'animaux dans un état plus ou moins avancé de décomposition. Dans une cheminée presque éteinte, plusieurs fragments de corps, qu'il supposa être d'origine humaine, terminaient de se consumer dans une épaisse fumée alors que les murs noirs étaient décorés de crucifix à l'envers et d'ossements accrochés à des clous. Du plafond tombaient des morceaux de ficelle au bout desquels étaient suspendues de petites poupées de chiffons aux yeux et à la bouche cousus tandis que, sur l'unique rayonnage de la maison, reposaient des pentacles de diverses formes gravés de symboles incompréhensifs.

Mais au-delà de tous ces signes de saleté et de sorcellerie, il planait entre les murs de ce capharnaüm une plainte... Une plainte sourde... profonde... grave... une plainte qui semblait remonter des profondeurs de la Terre et traverser la maison comme une complainte chantée par la Mort elle-même...

– Mon capitaine, le bruit que nous entendons paraît provenir d'en bas, signala un soldat en soulevant, dans un grincement sourd, une trappe sur le sol.

L'officier décrocha une torche accrochée à un mur et la tendit vers le trou béant. Un escalier de bois, dont la moitié des marches étaient cassées, s'enfonçait dans les profondeurs souterraines de la maison. L'odeur qui en remontait était plus forte mais très différente de celle du rez-de-chaussée.

– Mon capitaine, continua le soldat, on ne dirait pas de la pourriture ou des excréments. Cela ressemblerait plutôt...

– À la mort... C’est l’odeur de la mort, confirma Philippe d’Alesani, en entamant la descente devant les yeux médusés de ses hommes qui le regardèrent s’enfoncer au bruit du craquement peu rassurant de l’escalier.

Arrivé dans le sous-sol, il longea un corridor doté, de chaque côté, de minuscules cellules fermées par des grilles dont les barreaudages étaient confectionnés à l’aide de branches, de roseaux et de barres de fer. Quand il tendit sa torche vers l’intérieur de l’une des cellules, il découvrit le cadavre d’un homme complètement décomposé.

«Ce type est sûrement mort depuis plusieurs semaines, peut-être de faim», supposa le capitaine.

Les trois cellules suivantes proposèrent un spectacle d’épouvante identique à la première avant que l’officier ne localise enfin l’origine de la plainte qui hantait la maison jusqu’à son rez-de-chaussée. Un jeune garçon d’une vingtaine d’années, assis sur le sol, émettait des lamentations incompréhensibles dans une langue que le capitaine présuma être un patois local. Les mains accrochées aux barreaux, le prisonnier ne paraissait même pas voir Philippe d’Alesani qui l’observait à travers la grille de sa prison.

Dans les cellules voisines, d’autres prisonniers se mirent à accompagner la plainte du jeune homme dans des gémissements de souffrance.

«Le diable. Ce sorcier était le diable en personne» se dit Philippe en se demandant depuis quand Bune détenait ces pauvres malheureux.